

Claude Gauvreau

Né en 1925, Claude Gauvreau étudie au Collège Sainte-Marie, puis à l'Université de Montréal où il termine un baccalauréat en philosophie. Il commence à écrire dès 1944 et signe le manifeste *Refus global*. Il devient par la suite un ardent défenseur de l'automatisme. Plus tard, il fait jouer ses premières pièces radiophoniques, dont quelques-unes sont écrites en collaboration avec Muriel Guilbault¹, dont il était amoureux. Le suicide de cette femme produit un effet dévastateur sur Gauvreau et il séjourne plusieurs fois dans un hôpital psychiatrique. Il écrit néanmoins une œuvre composée de poèmes, d'un roman, de textes radiophoniques et dramaturgiques. À partir de 1967, l'auteur travaille à

ses *Œuvres créatrices complètes* qui ne verront le jour qu'en 1977, plus de six ans après son suicide.

1925-1971

▲ Portrait : Claude Gauvreau (Montréal, Bibliothèque nationale du Québec).

1. Comédienne et auteure d'œuvres dramatiques pour la radio (1922-1952), Guilbault a créé le personnage de Marie-Ange dans *Tit-Coq*, la pièce de Gélinas. Elle était considérée comme l'une des meilleures comédiennes de sa génération.

La charge de l'original épormyable — 1956

« Je suis innocent. Je ne reconnais pas la compétence des juges intéressés... »

Écrite en 1956, La Charge de l'original épormyable sera lue en public douze ans plus tard, et jouée pour la première fois en 1970. La représentation sera interrompue au deuxième acte, les acteurs refusant de jouer devant un public composé de seize spectateurs. La pièce est finalement représentée au théâtre du Nouveau Monde (TNM), en 1974, dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard (↔ p. 330). Après avoir chanté sur le mode surréaliste l'amour fou dans Beauté baroque (1952), Gauvreau dénonce ici la perversion et le sadisme de la société. Cette dernière enferme à double tour le créateur, éternel marginal, le reléguant à l'asile.

Acte II

LAURA PA. — C'est un hystérique.

MYCROFT MIXEUDEIM. — C'est malgré moi. On me coupe du monde. C'est malgré moi. On me fait un procès. Des justiciers ridicules, élus par eux-mêmes, me font un procès. Des moralisateurs insincères se reconnaissent le droit de me juger. Des conformistes drapés me jugent, profitant de ma léthargie. Procuste m'a jugé, m'a condamné. Procuste inquisiteur, Procuste vaniteux et impotent et suiveur et sournoisement envieux. Le jugement de celui qui ne sait pas faire et qui ne sait qu'essayer d'empêcher l'autre de faire ! Celui qu'on déprime et qui déprime ! Procuste empereur ! Les ongles ont inscrit sur ma face le signe du mépris : sillons du pouilleux-purulent ! Mais il y a des dentelles roses. Il y a la paix de ces jambes souples qui ne refusent pas de s'entrouvrir. Courroucé ! le vaincu est courroucé ! On l'a frappé dans sa poignée de chair sensible. Le dogue montre les dents ; il est un chat-chien qui fait pleuvoir du crachat. Et pendant ce temps, les travailleurs marchent calmement. Le labeur abouti tisse une couverture sur l'univers existant. Les amoureux, main dans la main, se noient dans la pelure nacrée d'une lumière. Je suis innocent. Je ne reconnais pas la

culpabilité qu'on m'impose de force. Je ne reconnais pas la compétence des juges intéressés. Je ne reconnais pas l'amour des assassins guétris de stupi-

dité. Je ne reconnais pas la lucidité des vengeurs qui n'ont rien compris. Le lac-bolide fuse, ondé verticale et parabolique !

LAURA PA. — C'est un hystérique.

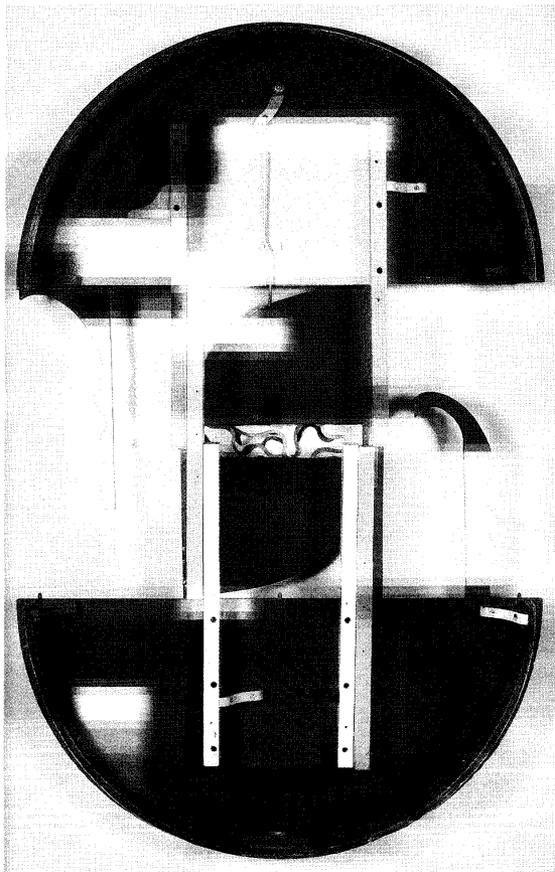
LONTIL-DÉPAREY. — Hystérie conversante.

MYCROFT MIXEUEDEIM. — Dérision. Il n'y a pas de commune mesure entre la densité et la tiède sagesse. Oh oh ! la robe verte a des charmes en forme de glands. Pustules-bonté ! On a volé le manuscrit. Pour qu'il ne puisse pas rouspéter, on a pris son œuvre comme otage. « Tais-toi, pendant que nous ferons les cons ; sinon, nous saccagerons ton bien ». Le léthargique se meurt, et on l'aide à mourir. Parfois, on a besoin de lui et on souhaite qu'il meure un peu plus tard. C'est rare. D'où vient la léthargie ? Qui l'a souhaitée secrètement, et en a fait une flèche fluide ? Qui a englué le corps d'une couche de farine mouillée ? Qui l'a voulu ? Qui l'a laissé faire ? Qui l'a approuvé ? Des diamants rient à gorge déployée dans les vitrines. Maintenant les drapeaux ont des queues de misère. Derrière tout blanc. Noces lyriques de l'adolescence. Mariage illégal de la maturité. Synthèse coriace de la décadence. Désarmement obligatoire. Les caves jubilent ! Les mijaurées se donnent du plaisir, le but est atteint ! Les alliés se prosternent, baisent leur propre futi-

lité. « Il faut les bâillonner ! » « Rappelons-lui ses injustices ! » Les pleutres armés de pleuterrie montent à l'assaut du lion écrasé. Des guirlandes d'hosties jettent une note de bleuâtre dans le ciel tranquille. Les hommes se donnent la main. Les femmes se donnent le pouce. Un univers se lève sur une aurore courbe.

LAURA PA. — Il est hystérique, incontestablement. Je le vois maintenant.

BECKET-BOBO. — C'est un hystérique.



▲ Gordon Rayner (né en 1935),
Hommage à la Révolution française, 1963
(huile et acrylique sur bois, 179,1 × 114,3 cm ;
Toronto, Musée des beaux-arts de l'Ontario).

M. J. COMMODOE. — C'est un hystérique.
70 LONTIL-DÉPAREY. — C'est un hystérique.

Acte IV

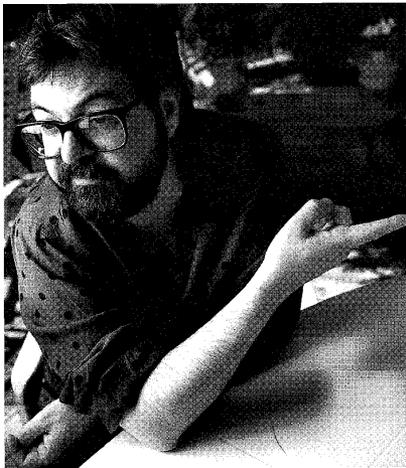
MYCROFT MIXEUDEIM. — (*Mourant.*) L'ormelladbelan croise victorieusement le fer avec des fleurs aux pustules jaunes. Des sourires de bravade entrouvent le guichet des biftecks aux rainures mordorées. Il n'y a pas de fraternel, il n'y a pas d'ému réchauffant. Le glauque et la pénombre annoncent le triomphe de ce qui est tramé dans l'acier. Les coudes sont serrés, les coudes des mordicités. L'horrible plane et déverse sa lumière, il n'y a pas d'entrailles d'arborescences de verre, je n'en vois pas. Tout a été occis de ce qui réverbérait du clair. L'espoir est tranché et ses tranches ont la minceur de l'invisible. Ceci a la similitude de la mort dans le vil. Et pourtant... réscacor dibitlef théosmune. À travers des boréalités de névés-dentelures, un charme plus jeune que moi semble rallier des poignées d'idéal. Un nombril de brume, dans le très loin d'un prophétique fumet, fait penser à des cœurs hachés regroupés. Il y a le surlendemain inespéré après le demain du triomphe du glapir. Semblent foisonner, dans l'immémorial du futur, sur la pente de la revanche, les uniformes des orange justiciers. Phinncoxlix, l'abreuvoir miroitant d'une beauté impensée. Le possible est tué, mais une goutte de sang, échappée sur la terre, a la discrète racine d'un germe phosphorescent. La liberté naîtra, corps adulte accouché par l'infiniment petit piétiné. Le grossier a des membres, le grotesque a des bras ; réel sans lourdeur appréciable, réel inaperçu que l'on néglige. Ce qui n'a pas été vu, ce qui ne sera pas vu facilement grossira sous forme de soleil. Les armées du désir purifiant, panorama intangible d'une précurSION intuitive. Fédralbor turiptulif, corne de muse agrippée au cosmos. Libualdivane, drétlôdô cammuef ; 85 l'élixir des archanges toisonne au fond des crêtes. Liberté-rides aquucuses...

Mycroft Mixeudeim meurt.

GAUVREAU, Claude, *Œuvres créatrices complètes*,
© parti pris, 1977, p. 85-87, 206-207.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Par l'étude du champ lexical, plus particulièrement judiciaire, du mythe de Procuste, montrez comment le poète Mycroft Mixeudeim proclame son innocence.
2. En pensant au suicide de Gauvreau, commentez cette phrase de Laura Pa : « il faut le suicider » (Claude Gauvreau, *Œuvres créatrices complètes*, *ibid.*, p. 206).
3. À partir du langage et des images dont le poète se sert, expliquez comment, progressivement, le sens des mots est sapé par leur sonorité pour devenir du pur son.



Michel Tremblay

Michel en quête d'un « métier »

Michel Tremblay est né sur le plateau Mont-Royal, à Montréal. Il quitte l'école en onzième année pour entreprendre des études à l'Institut des arts graphiques. De 1964 à 1966, il pratique comme son père le métier de typographe à l'Imprimerie judiciaire. Peu après, il est magasinier au département des costumes à Radio-Canada.

La bombe des Belles-Sœurs

À la même époque, il commence à écrire et à publier des contes et des pièces de théâtre. Sa célèbre pièce *Les Belles-Sœurs* marque un moment important du théâtre québécois. Tremblay continue à écrire pour le théâtre, magistralement servi par André Brassard, le metteur en scène auquel son nom est désormais associé.

Plus tard, il se tourne vers le roman et signe les « Chroniques du plateau Mont-Royal », dont *La grosse femme d'à côté est enceinte* et *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. Il s'intéresse également au récit autobiographique. Il écrit une comédie musicale, *Demain matin, Montréal m'attend* (1972), ainsi qu'un livret d'opéra, *Nelligan* (1990), mis en musique par André Gagnon.

Né en 1942

▲ Portrait : Michel Tremblay, photographié par Jean-François Bérubé.

Les Belles-Sœurs — 1968

« Chus tannée de mener une maudite vie plate !... »

Après avoir gagné un million de timbres-primés, Germaine Lauzon invite ses belles-sœurs et ses voisines à un « party de collage de timbres ». D'emblée, comme dans une tragédie grecque, un chœur de cinq femmes dénonce la « maudite vie plate ».

Acte I

Pendant ce monologue, Gabrielle Jodoin, Rose Ouimet, Yvette Longpré et Lisette de Courval ont fait leur entrée. Elles se sont installées dans la cuisine sans s'occuper de Marie-Ange. Les cinq femmes se lèvent et se tournent vers le public.

LES CINQ FEMMES (*ensemble*). — Une maudite vie plate ! Lundi !

LISETTE DE COURVAL. — Dès que le soleil a commencé à caresser de ses rayons les petites fleurs dans les champs et que les petits oiseaux ont ouvert leurs petits becs pour lancer vers le ciel leurs petits cris...

5 LES QUATRE AUTRES. — J'me lève, pis j'prépare le déjeuner ! Des toasts, du café, du bacon, des œufs. J'ai d'la misère que l'yable à réveiller mon monde. Les enfants partent pour l'école, mon mari s'en va travailler.

MARIE-ANGE BROUILLETTE. — Pas le mien, y'est chômeur. Y reste couché.

10 LES CINQ FEMMES. — Là, là, j'travaille comme une enragée, jusqu'à midi. J'lave. Les robes, les jupes, les bas, les chandails, les pantalons, les canneçons, les brassières, tout y passe ! Pis frotte, pis tord, pis refrotte, pis

« Maudit cul ! Ah ça, y le disent pas
dans les vues par exemple !... »

Rose Ouimet termine brutalement un « placotage » sur les vertus et les vices des films français et anglais, en parlant de sa vie qui est loin d'être du cinéma.

Deuxième acte

(Projecteur sur Rose Ouimet.)

ROSE OUIMET. — Oui, la vie, c'est la vie, pis y'a pas une crise de vue française qui va arriver à décrire ça ! Ah ! c'est facile pour une actrice de faire pitié dans les vues ! J'cré ben ! Quand a'l'a fini de travailler, le soir, a rentre dans sa grosse maison de cent mille piasses, pis a se couche dans son lit deux
5 fois gros comme ma chambre à coucher ! Mais quand on se réveille, nous autres, le matin... (Silence.) Quand moé j'me réveille, le matin, y'est toujours là qui me r'garde... Y m'attend. Tous les matins que le bonyeu emmène, y se réveille avant moé, pis y m'attend ! Pis tous les soirs que le bonyeu emmène, y se couche avant moé, pis y m'attend ! Y'est toujours là, y'est toujours
10 après moé, collé après moé comme une sangsue ! Maudit cul ! Ah ! ça, y le disent pas dans les vues, par exemple ! Ah ! non, c'est des choses qui se disent pas, ça ! Qu'une femme soye obligée d'endurer un cochon toute sa vie parce qu'a l'a eu le malheur d'y dire « oui » une fois, c'est pas assez intéressant, ça ! (Silence.) J'l'ai-tu assez r'gretté, mais j'l'ai-tu assez r'gretté. J'rais
15 jamais dû me marier ! J'rais dû crier « non » à pleins poumons, pis rester vieille fille ! Au moins, j'rais eu la paix ! C'est vrai que j'étais ignorante dans ce temps-là pis que je savais pas c'qui m'attendait ! Moé, l'épaisse, j'pensais rien qu'à « la Sainte Union du Mariage » ! Faut-tu être bête pour élever ses enfants dans l'ignorance de même, mais faut-tu être bête ! Ben, moé, ma
20 Carmen, a s'f'ra pas poigner de même, ok ? Parce que moé, ma Carmen, ça fait longtemps que j'y ai dit c'qu'y valent, les hommes ! Ça, a pourra pas dire que j'l'ai pas avartie ! (Au bord des larmes.) Pis a finira pas comme moé, à quarante-quatre ans, avec un p'rit gars de quatre ans sur les bras pis un éccœurant de mari qui veut rien comprendre, pis qui demande son dû deux
25 fois par jour, trois cent soixante-cinq jours par année ! Quand t'arrive à quarante ans pis que tu t'aparçois que t'as rien en arrière de toé, pis que t'as rien en avant de toé, ça te donne envie de toute crisser là, pis de toute recommencer en neuf ! Mais les femmes, y peuvent pas faire ça... Les femmes, sont pognées à gorge, pis y vont rester de même jusqu'au bout !
(Eclairage général.)

TREMBLAY, Michel, *Les Belles-Sœurs*, Montréal, Leméac, 1972, p. 101-102.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Montrez comment s'opposent ici le cinéma et la « vraie vie » de Rose Ouimet.
2. Expliquez comment Rose Ouimet fait le procès du mari et du mariage.

VERS LA DISSERTATION

En pensant à *Tit-Coq*, à *Un simple soldat* et aux *Belles-Sœurs*, analysez comment ces pièces mettent en cause un aspect spécifique de la famille.



Marcel Dubé

Un théâtre populaire

Né à Montréal, Marcel Dubé étudie au Collège Sainte-Marie de 1943 à 1951. Avant la fin de ses études, il fonde une troupe de théâtre, La Jeune Scène, avec Guy Godin, Robert Rivard et Monique Miller. Présentée en 1953, Zone lui vaut le premier prix du Festival national dramatique. Avec Dubé, théâtre et télévision s'amalgament, la plupart de ses pièces étant conçues pour la télévision. D'une très grande fécondité (quarante-deux pièces écrites entre 1952 et 1962), ce dramaturge introduit au théâtre le milieu populaire québécois, précédant en cela Michel Tremblay.

Né en 1930

▲ Portrait : Marcel Dubé, photographié par Robert Fréchette.

Drames bourgeois

Avec les années 1960, devant l'émergence du jocal dans le théâtre de Tremblay, la dramaturgie de Dubé prend une nouvelle orientation sociologique : elle se tourne vers le drame bourgeois. Au cours de cette période, l'auteur écrit ses pièces les plus caractéristiques : *Les Beaux Dimanches*, *Au retour des oies blanches*. Récipiendaire du prix David pour l'ensemble de son œuvre en 1973, il obtient également le prix Molson en 1984. Lors de la soirée des Masques, en novembre 1995, le milieu théâtral lui rend un hommage particulier. Dubé est actuellement secrétaire-adjoint à la francophonie, au Conseil de la langue française.

Un simple soldat — 1957

« Je suis un bon-à-rien... »

Revenu de l'armée, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le « simple soldat » Joseph Latour est profondément révolté contre Bertha, sa belle-mère. Il vient d'avoir un accident de voiture, dont son père couvre les dommages par un emprunt. Après s'être disputé pour la première fois avec son père, le « bon-à-rien » quitte le foyer familial pour s'enrôler de nouveau dans l'armée. Il mourra à la guerre de Corée.

Quatrième acte, scène XX

Quelques secondes plus tard. Le living-room est sombre. Édouard y est assis, seul. Entre Joseph dans la rue du côté droit. Il titube et continue de chanter: « T'as perdu ton innocence... ». À plusieurs reprises, il risque de s'effondrer sur le trottoir. Il se rend jusqu'au perron avec beaucoup de difficulté. Dans le living-room, le père se leve dès qu'il entend la voix de Joseph. Il se tient debout, très droit, immobile près de l'entrée du vestibule. Joseph réussit à ouvrir la porte et pénètre à l'intérieur de la maison. Et comme il va passer au living-room en chantant, il trébuche et tombe par terre juste aux pieds d'Édouard. Il cesse de chanter pour éclater de rire. Mais son rire se fige lorsqu'il découvre les pieds de son père près de lui. S'agrippant aux jambes d'Édouard, tant bien que mal, il commence à se lever.

*JOSEPH, enfin debout. — B'soir p'pa... B'soir p'pa.
Son père le regarde et ne répond pas.*

JOSEPH. — Tu pourrais me dire bonsoir le père ! C'est vrai ! Je suis poli, moi ! Tu pourrais être poli, toi aussi !... Penses-tu que je suis surpris de te voir ? Je suis pas surpris une miette !... Je savais que tu serais debout, je savais que tu m'attendrais... Je l'ai dit à Émile, tu peux lui demander ; j'ai dit : Émile, je te gage cent piastres que le père va m'attendre.

Éveillé par les voix, Armand paraît dans sa porte de chambre. Il fait de la lumière.

JOSEPH. — Armand aussi, je le savais ! Je savais que vous seriez pas capables de vous endormir avant que j'arrive. Je me suis pas trompé, je me suis pas trompé, le père. On aurait dit que c'était tout arrangé d'avance. Ouais ! Parce que vous deviez avoir hâte de savoir si j'allais apporter mes quarante piastres... Parlez ! parlez, maudit !... Dites quelque chose ! Restez pas là, la bouche ouverte comme des poissons morts. Vous m'attendiez ou bien vous m'attendiez pas ?

BERTHA, *qui paraît à son tour dans sa porte de chambre.* — Qu'est-ce que t'as à crier comme ça toi ? As-tu perdu la boule ? Veux-tu réveiller toute la rue ?

JOSEPH. — Toi, je t'ai pas adressé la parole, Bertha. Rentre dans ta chambre et dis pas un mot. Là, je suis en conférence avec le père et Armand.

ARMAND. — On parlera de tes affaires demain, Joseph. Il est trop tard pour discuter de ça, ce soir.

JOSEPH. — Trouves-tu qu'il est trop tard, le père ? T'étais là, debout comme un brave, quand je suis rentré ! Trouves-tu qu'il est trop tard ?

BERTHA. — Armand a raison, va te coucher, espèce d'ivrogne !

JOSEPH. — Certain qu'Armand a raison. Il a toujours eu raison le p'tit gars à sa mère ! *(Il fonce en direction de Bertha.)* Certain que je suis rien qu'un ivrogne !... Mais j'ai pas d'ordres à recevoir de toi, la grosse Bertha. T'es pas ma mère ! Tu seras jamais une mère pour moi.

BERTHA. — Je voudrais pas avoir traîné un voyou comme toi dans mon ventre !

JOSEPH. — J'aime autant être un voyou, Bertha, et pouvoir me dire que ta fille Marguerite est pas ma vraie sœur.

BERTHA. — Touche pas à Marguerite !

JOSEPH. — Si c'était une bonne fille comme Fleurette, j'y toucherais pas, mais c'est pas une bonne fille... Je sais ce qu'elle est devenue Marguerite, tout le monde de la paroisse le sait, et si tu le sais pas toi, je peux te l'apprendre.

ARMAND. — Marguerite est secrétaire dans une grosse Compagnie, laisse-la tranquille.

JOSEPH. — Si Marguerite est secrétaire, moi je suis premier ministre ! La vérité va sortir de la bouche d'un ivrogne, de la bouche d'un voyou, Bertha. En quatre ans, ta fille Marguerite a fait du chemin, Bertha. Ça lui a pris quatre ans mais elle a réussi. Elle a jamais été secrétaire de sa maudite vie par exemple ! Mais fille de vestiaire, ah ! oui ! Raccoleuse dans un club ensuite, ah ! oui ! certain ! et puis maintenant, elle gagne sa vie comme putain dans un bordel.

BERTHA, *crie.* — Mets-le à la porte, Édouard, mets-le à la porte !

JOSEPH. — Pas dans un bordel de grand luxe ! Mais dans tout ce qu'on trouve de plus « cheap » rue De Bullion.

ARMAND. — Répète plus ça, Joseph, répète plus jamais ça !

Armand lève la main mais Joseph le repousse violemment.

JOSEPH. — Essayez de me prouver que c'est pas vrai si vous êtes capables, essayez !

Bertha s'enferme dans sa chambre avec furie.

ARMAND. — Y est devenu dangereux, le père, reste pas avec lui, écoute-le plus.

Et il entre lui aussi dans sa chambre apeuré.

JOSEPH. — Là non plus, tu dis rien, le père ? C'est parce qu'elle a honte, Bertha, qu'elle va se cacher. Tu l'as vue sa honte monter dans son visage ? L'as-tu vue ?... Je gagerais n'importe quoi avec toi qu'elle le savait pour Marguerite. Qu'elle l'a toujours su... Tu dis rien ? Ça t'est égal ? Je te comprends un peu ! C'était pas ta fille après tout !... Parle ! Parle donc ! Tu le dis pas pour quoi t'es resté debout à m'attendre ? Es-tu comme eux autres, toi aussi ? As-tu peur de voir la vérité en pleine face ?... La vérité, c'est que
60 j'ai pas tenu ma promesse, le père ! La vérité, c'est que j'ai bu la moitié de ma paye et que j'ai flambé le reste dans une barbotte !... Es-tu content ? Es-tu content, là ?... Et puis ça, c'est toi qui l'as voulu, le père ! C'est de ta faute. Rien que de ta faute. T'avais seulement qu'à pas me faire promettre. T'avais seulement qu'à pas me mettre de responsabilités sur les épaules.
65 T'avais rien qu'à me laisser me débrouiller tout seul, y a deux mois, quand je me suis retrouvé à l'hôpital avec ma jambe cassée... Tu devrais pourtant être assez vieux pour savoir qu'on rend pas service à un gars comme moi. Qu'un gars comme moi, c'est pas fiable pour cinq « cennes » !... Tu le savais pas, ça ? Tu le sais pas encore ? Réveille-toi ! Réveille-toi donc ! Je m'appelle
70 pas Armand, moi, j'ai pas d'avenir, j'ai pas de « connection », j'ai pas de protection nulle part ! Je suis un bon-à-rien, un soldat manqué qui a seulement eu la chance d'aller crever au front comme un homme... Parle ! C'est ton tour, Christ ! Parle ! [...]

ÉDOUARD. — Je te parlerai pas longtemps, je te crierai pas par la tête
75 non plus, je suis un peu plus civilisé que toi.

JOSEPH. — Tu vois ? Tu commences à prendre des détours. Qu'est-ce que ça donne de passer par quatre chemins ?

ÉDOUARD. — Ferme ta gueule !

JOSEPH. — Tu cries autant que moi aussi ! Ça sert à rien, tu peux pas
80 t'empêcher de me ressembler.

Fleurette paraît dans le living-room.

ÉDOUARD, *fait un autre pas vers Joseph.* — Si j'ai crié c'est parce que c'est la seule façon de te faire comprendre. Je m'aperçois que t'as pas grand-chose au fond de la caboche mon p'tit gars... La première chose que tu feras quand je t'aurai parlé, ça sera de passer la porte. Et on espère
85 tout le monde qu'on te reverra plus. Le seul souvenir qui va rester entre toi pis moi c'est l'emprunt que j'ai fait et que t'as pas été capable de respecter. À chaque fois que tu feras comme hier, que tu rencontreras pas tes obligations, je me rendrai à la Caisse Populaire moi-même, les rencontrer à ta place. Mais pas parce que je continue de te considérer encore
90 comme mon garçon, ça c'est fini, pour moi t'es plus personne ; mais parce qu'un jour j'ai fait la folie de penser que tu pouvais agir comme un homme. Et puis parce que, jeune, j'ai appris à être honnête, à respecter mes engagements. Parce que je me suis rendu compte qu'Armand pis Bertha ont toujours eu raison de dire que t'étais un sans-cœur et un raté.
95 C'est tout, j'ai fini !

JOSEPH. — C'est comme ça que je t'aime, le père. Un bon boxeur gagnerait pas mieux que toi.

Il tourne le dos à Édouard, va ramasser sa vareuse de soldat et fait face de nouveau à son père.

JOSEPH. — C'est tout ce que je prends comme bagage... (*À Bertha.*) Le reste de mon linge, tu le vendras aux pauvres qui passent, Bertha.

DUBÉ, Marcel, *Un simple soldat*,
Montréal, © TYPO, 1993, p. 124-127, 131.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Joseph se sent trahi par le second mariage de son père. Analysez les termes et les causes du conflit qui oppose Joseph à Bertha.
2. Relevez les différents types de provocations que Joseph, révolté, lance ici aux membres de sa famille.